

# LE GROUPE

De Dominique Bréda

Sonnerie de téléphone (NOIR)  
Lumière sur Philippe.

**PHILIPPE** – Allo? papa? Ouais. Ouais. Ouais, ça va, j'ai trouvé du boulot... Ouais, j'anime un groupe de discussion. De la gestion de conflits, le truc classique. Dans le service administratif d'un truc médical. Ouais, une boîte pharmaceutique. Ouais, des médicaments, c'est ça. Non, c'est le service administratif. Ouais. Ouais. Ouais, ils ont l'air complètement débiles. En fait, je crois qu'ils s'emmerdent toute la journée. Du coup, ils n'arrivent plus à se supporter. Ouais. Des graves, je te jure. J'ai cru que c'était une blague au début. Je ne comprends pas comment on peut devenir comme ça... Ouais, un boulot abrutissant, mais ça n'explique pas tout. Enfin...

Lumière sur tout le plateau. Les gens du service administratif sont là à attendre.

**PHILIPPE** – Ouais... mais... dis, je vais devoir te laisser. Oui. Des baisers à maman. Oui. Ouais. Ouais. Ouais.

**IL RACCROCHE.**

Excusez-moi, hein, je vais couper mon téléphone, sinon on va être tout le temps dérangés.

**MARIE** – Vous trouvez qu'on a l'air débile?

**PHILIPPE** – Ah mais non, pas du tout. Pourquoi?

**MARIE** – Parce que vous venez de dire à votre père que vous nous trouviez débiles.

**PHILIPPE** – Comment ça? J'ai dit que je vous trouvais débiles?

**MARIE** – à votre père. Au téléphone.

**PHILIPPE** – C'était une conversation privée.

**BERNARD** – Vous êtes sûr que vous êtes psy?

**PHILIPPE** – Je peux vous montrer mon diplôme.

**BERNARD** – Non, ça va.

**CAROLINE** – C'est vrai qu'on a un travail abrutissant.

**PHILIPPE** – Oh non, écoutez, ne commencez pas, on est pas là pour se prendre la tête, d'accord? J'ai dit ça comme ça, il ne faut pas tout prendre mal, c'est une première chose.

**ISABELLE AVEC UN TELEPHONE IMAGINAIRE :**

**MARIE** – Allo? Maman? Oui, dis, je suis dans le bureau avec un psychologue qui est vraiment vraiment un sale connard prétentieux que je déteste. Oui, au revoir, maman. Des baisers à papa.

**PHILIPPE** – Excusez-moi, mais... si on pouvait tous couper nos téléphones, ce serait bien, parce que sinon, on va être tout le temps dérangés.

**MARIE** – Ok. Bip! Voilà.

**PHILIPPE** – Merci Isabelle... Voilà, comme je vous le disais tout à l'heure, nous allons tenter de travailler sur la gestion de nos conflits au quotidien à l'aide de différents outils.

**Caroline LEVE LE DOIGT**

**PHILIPPE** – Vous... pouvez parler, Caroline. à partir du moment où nous respectons la parole des autres, nous pouvons nous exprimer sans crainte.

**CAROLINE** – Qu'est-ce....

**PHILIPPE** – Le tout est bien évidemment d'être attentif à l'autre. Il s'agit, par l'empathie, de se projeter dans l'autre pour mieux le comprendre.

**CAROLINE** – Pourr....

**PHILIPPE** – Est-ce que tout le monde sait ce que qu'est l'empathie? S'il y a un mot que vous ne comprenez pas, n'hésitez pas, hein. Je vous ai coupé la parole, Caroline.

**CAROLINE** – Oui.

**PHILIPPE** – Allez-y. Tout le monde vous écoute.

**CAROLINE** - Qu'est-ce que vous entendez par ?□outils ??

**PHILIPPE** – Eh bien... il ne s'agit pas de marteaux, ni de tournevis, ni de scies à ruban au sens strict, bien entendu, mais plutôt des outils de communication, des choses abstraites mises au point

par des gens qui s'y connaissent pas mal dans tout ce qui est communication et qui sont des... des marteaux communicationnels, des tournevis interpersonnels, des ponceuses conflictuelles... des outils qui, bien ordonnés dans notre petit atelier social, nous permettront de réaliser la table de notre harmonie, les tréteaux de notre vivre-ensemble et le... la... le... la garde-robe de... notre... complicité... non, de notre... heu....

**BERNARD** – Vous n'êtes pas psychologue.

**PHILIPPE** – Bref... Je vous propose que nous commençons séance tenante avec un premier... un exercice... un jeu... **IL REGARDE DANS SON BOUQUIN.** Ah voilà... un jeu de rôle. Est-ce que vous savez en quoi ça consiste?

SILENCE.

**PHILIPPE** – D'accord. Un jeu de rôle, c'est une mise en situation à travers laquelle on peut démonter les mécan...

**BERNARD** – Tout le monde sait ce que c'est, un jeu de rôle.

**PHILIPPE** – Ok. Ok. Donc, tout le monde sait ce que c'est...?

SILENCE.

**PHILIPPE** – D'accord. Commençons donc par une mise en situation. J'ai besoin de deux volontaires.

SILENCE.

**PHILIPPE** – Ok... Marie et Bernard, peut-être? Je vous explique la situation. Bernard est en train de travailler sur un dossier compliqué, il est très concentré. Marie a besoin d'agrafes.

**MARIE** – Pour quoi faire?

**PHILIPPE** – Parce que vous n'avez plus d'agrafes. Parce que vous devez agraffer quelque chose... donc, Marie, vous devez demander à Bernard s'il ne sait pas où sont les agrafes.

**MARIE** – Bernard est bien la dernière personne à qui je demanderais où est rangé quelque chose.

**PHILIPPE** – Faisons comme si...

**BERNARD** – Non, mais c'est vrai, je suis très désordonné.

**PHILIPPE** – D'accord, très bien, nous y reviendrons. Mais avant, passons à la mise en situation. Bernard, donc, vous travaillez. Marie, vous lui demandez des agrafes. C'est une situation très simple, facile à gérer. Même si cela vous semble un peu ridicule, il faut que nous passions par là pour aborder des situations plus subtiles et délicates.

**BERNARD** – Je travaille alors?

**PHILIPPE** – Oui. Concentré.

**BERNARD** – Ok.

BERNARD COMMENCE A FAIRE SEMBLANT DE TRAVAILLER. UN LONG TEMPS.

**PHILIPPE** – Ok. Marie, vous pouvez lui demander des agrafes.

**MARIE** – Tu sais pas où sont les agrafes, Bernard? Dis, elles sont où les agrafes? J'ai besoin d'agrafer un truc.

**BERNARD** – Mais bordel, Marie, tu vois pas que je suis occupé. Je travaille sur un dossier subtil et délicat. Alors débrouille-toi avec tes agrafes, tu ne sais pas faire autrement que de venir m'emmerder avec des agrafes à la con alors que je suis concentré sur ce travail subtil.

**MARIE** – Oh, dis, ça va hein, je ne te demande pas non plus d'aller me chercher des moules à la mer, hein, je te demande juste si tu ne sais pas où sont les agrafes, on ne peut rien te demander. T'es trop con.

**PHILIPPE** – ok...

**BERNARD** – Mais je t'emmerde, grosse mongole...

**PHILIPPE** – Ok, ok, ok, ok. Analysons un peu la situation.

**BERNARD** – La situation, c'est que Marie est une conne.

**MARIE** – La situation, c'est que Bernard va prendre ma main dans la gueule.

**BERNARD** – La situation, c'est que tu peux toujours essayer, ça me ferait rire.

ILS SE LEVENT, prêts à en découdre.

**PHILIPPE** – OK ok ok... bon... heu... calmons-nous, il ne s'agit que d'une simulation. Essayons de comprendre ce qui s'est passé... Marie, vous auriez peut-être dû demander à Bernard, attention, je ne suis pas dans le jugement, hein, c'est important, vous auriez peut-être pu demander à Bernard si vous ne le dérangiez pas. Les personnes sont en général sensibles à l'attention que nous leur portons et sont prêts à beaucoup plus de concessions dans cette... quand la conversation est engagée dans ce sens-là. Vous voyez, il s'agit de solliciter son attention sans le...

**MARIE** – Je crois que j'ai compris, merci.

**PHILIPPE** – Voilà voilà... Je vous propose de recommencer l'exercice avec ces bases nouvelles. Donc voilà, Bernard, vous travaillez, concentré et tout. Marie, vous lui faites le coup des agrafes.

**MARIE** – Excuse-moi, Bernard, je te dérange?

**BERNARD** – Oui.

**MARIE** – Ah... c'est parce que j'avais besoin d'agrafes.

**BERNARD** – Eh ben t'as qu'à attendre.

LONG SILENCE.

**MARIE** – Bernard, j'ai juste besoin de savoir où elles sont, tu pourrais juste me dire où elles sont.

**BERNARD** – Mais merde, il n'y a pas moyen de travailler tranquille cinq minutes dans ce bureau de con!

**MARIE** – Je... trouve que tu n'as pas une réaction très positive, Bernard.

**BERNARD** – Comment? Comment veux-tu que j'aie une réaction positive? Depuis ce matin, tu me fais chier à chaque occasion. Quand t'as pas besoin de pièces pour la machine à café c'est de l'encre pour l'imprimante, quand c'est pas l'imprimante, c'est Caroline qui t'énerve et quand c'est pas ça, c'est les agrafes. Non Marie, non! Non! non! non! non! C'est impossible de travailler dans des conditions pareilles.

**MARIE** – Mais je ne comprends pas...

**BERNARD** – Ah ben oui, tu ne comprends pas. Je le vois bien.

**MARIE** – Bernard, je ne bois pas de café, et je n'ai jamais rien dit sur Caroline.

**BERNARD** – Je sais que tu ne bois pas de café. Je fais le jeu de rôle, moi.

**PHILIPPE** – Peut-être... peut-être faut-il rester dans un certain cadre? Sans trop inventer, sans trop extrapoler...

**BERNARD** – Et elle, elle a vraiment besoin d'agrafe, sans doute?

**PHILIPPE** – Non non, mais c'est le point de départ de la situation... c'est un événement fictif qui sert de déclencheur...

**BERNARD** – Déclencheur mon cul. Si elle veut des agrafes, elle devrait commencer par me parler autrement.

**MARIE** – Laisse tomber, j'en ai même pas besoin de tes agrafes.

**BERNARD** – Tiens tiens tiens. Il y a deux minutes, tu étais en train de pleurer pour avoir des agrafes et maintenant, tu t'en tapes? C'était juste pour m'emmerder pendant que je travaillais sur ce dossier délicat...

**MARIE** – Non, c'était pour le jeu de rôle. C'est un jeu de rôle.

**BERNARD** – Si c'est juste pour un jeu, tu pourrais la boucler et me laisser travailler sur ce dossier subtil?

**MARIE** – Tu ne travailles pas vraiment, c'est aussi pour le jeu de rôle.

**BERNARD** – Merde... (il rit) C'est toi qui m'accuses de faire semblant de travailler. C'est pas moi qui passe mon temps à raconter ma vie et celle des autres devant la machine à café!

**MARIE** – JE NE BOIS PAS DE CAFE!!! et je ne passe pas mon temps à faire la pipelette. Je ne parle jamais à personne dans ce bureau. Jamais! Je passe ma vie entre un gros con et deux plantes vertes Merde! Merde! Merde!

**PHILIPPE** – Ok!

**BERNARD** – Allez, c'est reparti pour une crise d'hystérie.

**MARIE** – Tais-toi! tais-toi ou je te le fais bouffer, ton dossier délicat.

**PHILIPPE** – Ok!

**BERNARD** – Retourne à ta machine à café et fous-moi la paix.

**PHILIPPE** – Ok! C'est bon, c'est terminé. Merci à vous deux. On va en rester là pour cette situation. C'était bien. Merci.

**BERNARD** – Avec plaisir.

**MARIE** – (murmure) Sale con.

**BERNARD** – (murmure) j't'emmerde.

**MARIE** – (murmure) Pauvre type.

**BERNARD** – (murmure) Connasse.

**PHILIPPE** – Bien. Bien bien bien bien... nous allons passer à autre chose.

**BERNARD** – On ne fait pas l'analyse?

**PHILIPPE** – Non... en fait, non, on fera ça plus tard.

**BERNARD** – Mmmm... ça sert à quoi alors?

**PHILIPPE** – En fait... à rien. Comme vous venez de le faire, ça ne sert à rien.

**BERNARD** – Bravo, hein, Marie.

**MARIE** – Sale con.

**PHILIPPE** – Très bien. Une autre situation. D'autres acteurs. Isabelle et Caroline?

**BERNARD** – Ficus et Cactus.

**PHILIPPE** – Bernard... vous... il faut vraiment que vous arrêtez de faire ça.

**BERNARD** – De faire quoi?

**PHILIPPE** – De faire ça.

**BERNARD** – Quoi?

**PHILIPPE** – ça.

**BERNARD** – Quoi ça?

**PHILIPPE** – ça!

**BERNARD** – ça?

**PHILIPPE** – Oui.

**BERNARD** – ça veut dire quoi.

**PHILIPPE** – Vous êtes cynique. Froid et cynique. Froid, cynique et borné aussi. Vous êtes tout ça à la fois. Vous êtes froid et cynique et ssss... froid.

**BERNARD** – Vous n'êtes pas très psychologue.

**PHILIPPE** – Caroline et Isabelle?

**ISABELLE** – Je ne sais pas si c'est une bonne idée.

**PHILIPPE** – Vous n'avez pas envie de participer à un jeu de rôle?

**ISABELLE** – Pas tellement.

**PHILIPPE** – Vous Anticipez? Non? Des angoisses à l'idée de faire cela en public?

**ISABELLE** – Non.

**PHILIPPE** – Vous... n'aimez pas les jeux de rôle?

**ISABELLE** – Non.

**PHILIPPE** – Il y a une raison particulière pour laquelle vous...?

**ISABELLE** – Non. J'ai pas envie.

**PHILIPPE** – D'accord.

**ISABELLE** – Allez, si, je veux bien.

**PHILIPPE** – Super... super. Caroline?

**CAROLINE** – Oui?

**PHILIPPE** – Est-ce que vous êtes d'accord?

**CAROLINE** – Pour quoi?

**PHILIPPE** – Pour un jeu de rôle.

**CAROLINE** – Je vais devoir chanter?

**PHILIPPE** – Ah mais... non, pas du tout. à moins que vous ne vouliez absolument chanter. Vous n'y êtes obligée évidemment.

**CAROLINE** – Je préférerais ne pas chanter. Je n'aime pas chanter devant des gens. Quand j'étais petite, une fois, on m'a obligée à chanter.

**PHILIPPE** – Vous n'êtes pas du tout obligée à chanter, ni même à parler. Ici, rien n'est obligatoire.

**BERNARD** – Génial, je me barre.

**PHILIPPE** – Vous pouvez le faire aussi, mais dans ce cas, je devrai faire un rapport à votre directeur qui vous mettra à la porte sans indemnités. Désolé. C'est dans mon contrat.

**CAROLINE** – Si je ne participe pas, on va me mettre à la porte aussi?

**PHILIPPE** – Non non non, pas du tout Caroline. Du moment que vous restez là, vous ne devez pas vous inquiéter. Vous êtes rassurée?

**CAROLINE** – Oui.

**PHILIPPE** – Parfait. Qui voudrait participer au jeu avec Isabelle?

Caroline, lève le doigt.

**PHILIPPE** – Caroline? Vous avez changé d'avis?

**CAROLINE** – Oui, j'ai changé d'avis.

**PHILIPPE** – Magnifique. C'est un très bel effort que je ne peux que saluer.

**CAROLINE** – Je vais devoir chanter?

**PHILIPPE** – Non, non, pas du tout... Voilà. Donc, Caroline et Isabelle. Nous allons refaire le même exercice. Caroline travaille sur un dossier difficile et Isabelle a besoin d'agrafes. Allons-y.

**CAROLINE** fait semblant de travailler. Isabelle la regarde sans rien dire. Un temps.



**PHILIPPE** – Isabelle? Vous demandez les agrafes à Caroline?

**ISABELLE** – Je préfère attendre qu'elle ait terminé.

**PHILIPPE** – D'accord. Disons que c'est un très gros dossier et qu'elle n'aura pas terminé avant un bon moment.

**ISABELLE** – Alors, je reviendrai plus tard.

**PHILIPPE** – D'accord. Alors... disons que vous avez besoin d'agrafes tout de suite.

**ISABELLE** – Je ne sais pas. Je peux demander à quelqu'un qui n'est pas occupé.

**PHILIPPE** – Tout le monde est occupé.

**ISABELLE** – Je ne sais pas. Je peux trouver autre chose que des agrafes pour agraffer.

**PHILIPPE** – Non non, il faut que ce soient des agrafes, c'est obligé.

**ISABELLE** – Je ne sais pas... je pourrais chercher un peu. Comme ça, je ne viens pas la déranger.

**PHILIPPE** – D'accord. Vous avez cherché. Vous avez bien cherché mais vous n'avez rien trouvé.

**ISABELLE** – Je pourrais chercher encore...

**PHILIPPE** – C'est vrai. Mais vous ne trouveriez pas... les agrafes, il n'y en a que dans le bureau de Caroline. C'est le seul endroit où l'on pourrait trouver des agrafes. Il n'y en a nulle part ailleurs. Les magasins sont fermés, tout le monde travaille, tout le monde est concentré. Vous devez agraffer un truc sinon vous allez avoir des ennuis avec la direction. Il vous reste sept minutes pour agraffer le truc, sinon, vous serez virée sans indemnités.

Isabelle se met à pleurer.

**PHILIPPE** – Mais... Isabelle, vous pleurez.

**ISABELLE** – Oui oui, je sais.

**PHILIPPE** – Mais pourquoi?

**ISABELLE** – Tout ce stress... Vous imaginez, je risque de perdre mon emploi si je ne vais pas assez vite pour agraffer un truc. Vous imaginez le stress?

**PHILIPPE** – Oui, mais c'est une fiction, ça, vous ne risquez pas de perdre quoi ce soit. J'essaie juste de trouver un stratagème pour vous obliger à parler à Caroline.

**ISABELLE** – Vous pourriez me le demander gentiment. ça coûte le même prix.

**PHILIPPE** – Ok. Ok ok ok. Isabelle. Vous pourriez demander des agrafes à Caroline? S'il-vous

plaît.

**ISABELLE** – Je sais pas. Je sais pas si je peux faire ça.

**PHILIPPE** – Si vous voulez, on ne le fait pas.

**ISABELLE** – J'aimerais autant ne pas lui demander. Je vais la déranger.

**PHILIPPE** – Comme vous voulez.

**ISABELLE** – Allez, si, je veux bien. Hum hum. Dis, Caroline? Tu voudrais me donner des agrafes?

**CAROLINE** – Mais oui oui. Mais pour quoi faire?

Stupeur d'Isabelle qui regarde Patrick.

**ISABELLE** - ...

**PHILIPPE** – Trouvez quelque chose, peu importe.

**ISABELLE** – J'en ai besoin... c'est pour... je dois agraffer quelque chose. Sinon, je vais me faire renvoyer.

**CAROLINE** – Ok, tiens. Tu peux garder la boîte.

**CAROLINE FAIT SEMBLANT D'OUVRIR UN TIROIR ET DONNE UNE BOÎTE IMAGINAIRE ? ISABELLE.**

**ISABELLE** – Merci. Voilà. Bon travail.

**CAROLINE** – Merci. agrafe bien les agrafes.

**ISABELLE** – Oui oui, super. Merci, Caroline.

**CAROLINE** – Ok, de rien... de rien....

**ISABELLE** – Si si, merc...

**PHILIPPE** – Voilà, c'était bien, c'était très bien. Mais On est en manque de conflits... Caroline, il faut bien que vous intégriez le fait que vous êtes très dérangée par l'intrusion d'Isabelle.

**CAROLINE** – Ah mais non, moi ça me dérange pas.

**PHILIPPE** – Si si, ça vous dérange.

**CAROLINE** – Mais non, ça ne me dérange pas!

**PHILIPPE** – Mais si ça vous dérange, jouez un peu le jeu, sinon on ne s'en sortira pas.

**ISABELLE** – Caroline...?

**CAROLINE** – Oui?

**ISABELLE** – Je peux... avoir des agrafes?

UN LONG TEMPS

**CAROLINE** – Mais ça me dérange.

ELLE regardent **PHILIPPE**

**PHILIPPE** – Insistez.

**ISABELLE** – Mais je... J'en ai vraiment besoin, tu comprends?

ELLES REGARDENT **PHILIPPE**

**CAROLINE** – Isabelle, je... je ne peux pas te les donner.

ELLES PLEURENT.

**ISABELLE** – Je comprends, Caroline. Je comprends.

**CAROLINE** – ça me dérange, tu comprends?

**ISABELLE** – Oui oui, ne t'inquiète pas, je comprends.

**CAROLINE** – Je ne veux pas que tu sois fâchée.

**ISABELLE** – Non, non, si ça te dérange, je comprends.

**CAROLINE** – Isabelle... je voudrais tellement te les donner. Si tu savais.

ELLES TOMBENT DANS LES BRAS L'UNE DE L'AUTRE ET SANGLOTENT.

**PHILIPPE** – D'accord. Merci. Vous pouvez arrêter.

**ISABELLE** – C'est dégueulasse, ce que vous nous faites faire.

**CAROLINE** – Tout ça pour des agrafes.

**PHILIPPE** – Mais non, c'est pas pour des agrafes, c'est pour arriver à gérer les situations difficiles. C'est un jeu à l'issue duquel, normalement, Isabelle aurait dû repartir avec des agrafes sans que cela n'ait posé un problème malgré le fait qu'elle ait dérangé Caroline.

**CAROLINE** – Mais je voulais les lui donner. Je voulais les lui donner et vous avez refusé.

**PHILIPPE** – ça devait vous déranger. et ça n'avait pas l'air de vous déranger.

**CAROLINE** – ça ne me dérangeait pas.

**BERNARD** – Ficus et Cactus, mesdames, messieurs.

**PHILIPPE** – C'est bon, hein, Bernard, vous n'avez pas non plus été capable de jouer le jeu.

**ISABELLE SORT UNE ARME DE SON SAC**

**BERNARD** – Le jeu, je m'en tape. J'ai envie d'aller boire une Chimay.

**PHILIPPE** – Eh bien vous n'irez nulle part avant de... qu'est-ce que c'est Isabelle?

**ISABELLE** – C'est un pistolet. Ou un revolver, je ne sais pas quelle est la différence.

**PHILIPPE** – Ah. C'est un vrai?

**ISABELLE** – Oui.

**PHILIPPE** – Ah. Qu'est-ce que vous voulez faire?

**ISABELLE** – C'est une prise d'otage.

**PHILIPPE** – Ah. Vous voulez prendre quelqu'un en otage?

**ISABELLE** – Oui.

**CAROLINE** – C'est bizarre. Une prise d'otages, en principe, ça fait plus de bruit que ça.

**BERNARD** – Ficus et Cactus, mesdames messieurs. Ficus et Cactus au cirque Royal en dvd... des heures de fou-rire...

**ISABELLE TIRE EN L'AIR. TOUT LE MONDE SAUTE DANS TOUS LES SENS ET SE JETTE AU SOL. CAROLINE** hurle et semble atteinte d'une crise de nerfs. Tout le monde crie.

**BERNARD** – Mais c'est pas vrai, c'est pas vrai, c'est un vrai!

**PHILIPPE** – Isabelle, je pense que nous devrions...

**CAROLINE CRIE TOUJOURS.**

**ISABELLE** – Comment?

**PHILIPPE** – On devrait peut-être... Caroline, arrêtez de crier, on ne s'entend plus.

**CAROLINE** – Rhaâââ

**ISABELLE** – Qu'es-ce que vous dites?

**PHILIPPE** – Vous devriez poser ce...

ELLE TIRE SANS LE FAIRE EXPRES.

**PHILIPPE** – Mais arrêtez de tirer, c'est encore pire!

**ISABELLE** – Pardon, pardon, c'était pas fait exprès

**PHILIPPE** – Caroline! taisez-vous! Il n'y a plus moyen de parler!

ELLE CONTINUE.

**PHILIPPE** – Taisez-vous, merde!

IL LA SECOUE.

**ISABELLE** – Faites-la taire tout de suite!

**PHILIPPE** – Caroline, arrêtez, bordel.

**CAROLINE** – AAAAAAAAAAHHHH

IL LA SECOUE ENCORE.

**ISABELLE** – Caroline, si tu continues, je vais tirer.

**PHILIPPE** lâche Caroline qui continue à hurler.

**PHILIPPE** – Vous devriez peut-être arrêter de...

**ISABELLE** – Quoi?

**PHILIPPE** – Vous devriez arrêter de la pointer avec ce revolver. Je crois que ça l'angoisse.

Isabelle détourne son arme. Caroline arrête de hurler.

**ISABELLE** – Ah oui, ça marche.

**BERNARD** – Heureusement qu'on a un psychologue.

**PHILIPPE** – Vous savez, c'est élémentaire.

UN TEMPS

**MARIE** – C'est vraiment vrai cette histoire de prise d'otage?

**ISABELLE** – Non non, c'est vrai.

**MARIE** – Ah.

UN TEMPS. TOUT LE MONDE A LES MAINS EN L'AIR.

**ISABELLE** – Ok, je fais quoi, moi, maintenant?

**PHILIPPE** – Ok ok ok ok ... tout le monde se calme... Isabelle?

**ISABELLE** – Oui?

**PHILIPPE** – C'est très simple. Ou vous décidez d'aller jusqu'au bout. Ce qui signifierait de longues heures très pénibles à vivre ainsi qu'une terrible prise de risque pour vous et les otages. Cela signifie peut-être la mort (**CAROLINE** sanglote) pour vous, pour nous. Pensez à toutes les larmes que cela pourrait engendrer. Des parents, des enfants, des frères et des soeurs.

**BERNARD** – Wôô wôôô (si j'avais un marteau...)

**PHILIPPE** – Bernard, pitié... des frères, des soeurs qui pleurent un être disparu. Vous n'avez pas envie que cela se produise par votre faute, Isabelle. Ou nous arrêtons tout de suite les frais. Vous me donnez votre arme et tout le monde repart chacun de son côté comme si de rien n'était. Nous allons faire ça, d'accord?

**ISABELLE** – En fait, non.

**BERNARD** – Bien joué, Sigmund.

**PHILIPPE** – Mais il n'y a pas d'issue à ce genre de situation, Isabelle.

**ISABELLE** – Qu'est-ce que ça change?

**PHILIPPE** – Quoi?

**ISABELLE** – De toute façon, il n'y a pas d'issue.

**PHILIPPE** – Ben... il y en a quand-même un peu plus.

**ISABELLE** – Vous n'êtes pas très fin psychologue.

**BERNARD** – La vérité finit toujours pas éclater.

**ISABELLE** – Bernard, tu te tais ou je te tue!

**BERNARD** – Ok.

**MARIE** – Tu devrais peut-être nous prendre nos téléphones, non?

**ISABELLE** – C'est pas un braquage, c'est une prise d'otages.

**MARIE** – Non, mais pour qu'on appelle pas la police, quoi.

**ISABELLE** – C'est vrai.

**BERNARD** – Tu viens de tirer deux coups de feu, la police va sûrement arriver.

**ISABELLE** – Oui, mais je préfère quand-même. Déposez vos portables sur mon bureau, vous les récupérez après le cours. Après la... après la prise d'otages.

**TOUT LE MONDE S'EXECUTE. Marie PARLE EN DIRECTION DE SON TELEPHONE.**

**MARIE** – Tu as raison, Isabelle. Tu as bien raison de nous prendre nos téléphones, comme ça, il ne nous est plus possible d'appeler la police pour dire que tu nous as pris en otages au 326 avenue...

**ISABELLE PREND LE T?L?PHONE.**

**ISABELLE** – Oui... oui, désolé, c'est une erreur.

Elle raccroche et dépose le téléphone.

**MARIE** – Pardon.

**ISABELLE** – Non, non, je comprends, chacun son rôle. Bon! tout le monde prend un siège et personne ne bouge. Allez, Caroline, arrête de pleurer.

**BERNARD** – C'est pas la mort non plus.

**ISABELLE** – Bon. On va attendre bien sagement.

**PHILIPPE** – Qu'est-ce que vous voulez Isabelle?

**ISABELLE** – Qu'est-ce que je veux?

**PHILIPPE** – Quand on fait une prise d'otage, c'est qu'on veut obtenir quelque chose.

**ISABELLE** – Dites, c'est ma prise d'otages, c'est moi qui décide si je veux obtenir quelque chose.

**PHILIPPE** – Il est impossible que vous ne veuillez pas obtenir quelque chose. Un acte comme celui-là s'apparente à un échange. Une transaction commerciale.

**ISABELLE** – Ne me parlez pas de transaction commerciale.

**PHILIPPE** – Les otages sont une monnaie d'échange.

**ISABELLE** – Ni de monnaie d'échange!

**CAROLINE** – Vous devriez peut-être arrêter de la chauffer, c'est elle qui a le pistolet.

**PHILIPPE** – Ceci dit, il se peut très bien que cette volonté d'obtenir quelque chose soit parfaitement inconsciente.

**ISABELLE** – Ah...

**PHILIPPE** – Oui, et cela pourrait signifier que vous êtes au bout du rouleau. Que cette prise d'otage est un appel à l'aide, un acte désespéré.

UN TEMPS

**ISABELLE** – Il y a un peu de ça, oui.

**MARIE** – Ah, je vois une voiture de la police.

**ISABELLE** – (hésitante) Je suis transparente. J'en ai assez d'être transparente.

**MARIE** – Ah non, ils se barrent...

**BERNARD** – Dites, docteur.

**PHILIPPE** – Je ne suis pas docteur...

**BERNARD** – Ah vous n'êtes pas...?

**PHILIPPE** – Je suis psychologue, c'est les psychiatres les docteurs.

**BERNARD** – Ah oui? Ah tiens, je savais pas...

**ISABELLE** – Tout le monde fait comme si je n'existais pas.

**BERNARD** – Mais dites, dans le cas d'un acte désespéré, c'est plus dangereux, non?

**PHILIPPE** – Pour la prise d'otage?

**BERNARD** – Oui.

**PHILIPPE** – Ben.... bof.... Vous savez, les....

**ISABELLE** – JE SUIS LAAAA!!! (ELLE TIRE EN L'AIR)

**CAROLINE** RECOMMENCE ? PLEURER.

**MARIE** – Isabelle, tu fais peur à Caroline.

**ISABELLE** - Tiens tiens. Depuis quand tu t'intéresses à Caroline, toi?

**MARIE** – Mais elle pleure!

**ISABELLE** – Tous les jours, elle pleure, Caroline, tous les jours. Mais ça, tu ne le vois pas, hein? Il n'y a que les gens invisibles pour remarquer la détresse des gens invisibles.

**MARIE** – Isabelle, tu me fais peur.



**ISABELLE** – Pourquoi?

**MARIE** MONTRE LE REVOLVER POS? SUR SON NEZ. **ISABELLE** ABAISSE SON ARME.

**ISABELLE** – Bon... qu'est-ce que je fais?

SILENCE

**PHILIPPE** – Il faudrait... On pourrait peut-être se calmer un peu... On peut... Si vous voulez, on peut reprendre la discussion.

**BERNARD** – à ce moment-là, je préfère qu'Isabelle m'exécute tout de suite.

**ISABELLE** – Vous voulez reprendre votre truc de groupe?

**PHILIPPE** – Tant qu'à faire...

**ISABELLE** – D'accord. Allez-y. On va faire ça en attendant la police. Bernard et vous, vous êtes volontaires.

**PHILIPPE** – Ah mais moi, normalement, je...

**ISABELLE** – Là, on est pas dans le normal. Ici, c'est moi qui décide.

**CAROLINE** – Pourquoi c'est toi qui décides?

**ISABELLE** – Parce que c'est moi qui fais la prise d'otage.

**CAROLINE** – Ah oui, la prise d'otage, oui.

**ISABELLE** – ça va, Caroline?



**CAROLINE** – Je me souvenais plus.

**PHILIPPE** – Pour la situation, je vous propose de...

**ISABELLE** – Vous refaites le truc des agrafes.

**PHILIPPE** – D'accord. C'est moi qui ai besoin des agrafes ou c'est Bernard?

**ISABELLE** – C'est vous.

**PHILIPPE** – Parfait. Bernard, on est prêt?

**BERNARD** – Attendez, je prends mon dossier délicat.

**PHILIPPE** – Hum... toc toc toc... Salut Bernard.

SILENCE. BERNARD TRAVAILLE.

**PHILIPPE** – Je voulais... je ne te dérange pas?

**BERNARD** – On se tutoie? Pourtant on a pas baisé dans l'épisode précédent.

**PHILIPPE** – C'était... pour le jeu.

**BERNARD** – Pardon, c'était juste pour être désagréable. Poursuivez.

**PHILIPPE** – Salut Bernard, je ne te dérange pas?

**BERNARD** – (sans lever les yeux) Si.

**PHILIPPE** – J'ai absolument besoin d'agrafes. Et comme je sais que tu es quelqu'un sur qui on peut compter... je me disais que tu pourrais m'aider.

**BERNARD** – Non. Tu me déranges.

**PHILIPPE** – Oh, excuse-moi, je suis désolé. Tu voudrais un coup de main?

**BERNARD** – Non, je voudrais la paix. Pourquoi est-ce que tout le monde vient m'emmerder avec ses agrafes? Vous vous êtes passé le mot?

**PHILIPPE** – Je suis confus. Ce n'est pas pour t'embêter, je respecte le travail que tu fais et je le considère comme un atout précieux dans notre entreprise.

BERNARD RIT.

**BERNARD** – Un atout précieux?

**PHILIPPE** – Absolument. Je pense que tu fais partie des gens qui nous font avancer.

**BERNARD** – Tu sais, Sigmund. Il y a une bonne raison pour laquelle les gens qui dirigent cette énorme société de nous virent pas.

**PHILIPPE** – Ah bon, Bernard?

**BERNARD** – C'est parce qu'ils ignorent notre existence. Un tout petit service de quatre personnes. Disons trois personnes et demi, sur une masse laborieuse de sept mille têtes, ça ne fait pas grand-chose. Du moment qu'on ne fait pas de vagues, ça passe. Autre chose, tu joues vraiment comme un cul, Sigmund.

**PHILIPPE** – Pourtant, c'est votre supérieur direct qui m'a envoyé chez vous. Il avait l'air bien au courant des problèmes relationnels qui sont les vôtres.

**BERNARD** – C'est qui?

**PHILIPPE** – M Van Bloeienaar.

**MARIE** – C'est qui?

**PHILIPPE** – Votre supérieur direct.

**ISABELLE** – Connais pas. Van qui?

**MARIE** - ça doit être un mec qui gère les activités.

**BERNARD** – il y a deux semaines, on a eu saut à l'élastique. La semaine prochaine, si Isa ne nous a pas tous flingués, on aura sans doute relaxation ou piscine. Il passe son temps comme il peut en envoyant des psychologues et des profs de gym à gauche et à droite.

**PHILIPPE** – Merde.

**BERNARD** – Tu es un alibi, Sigmund. Ta présence sert à une seule chose : justifier la sienne.

**PHILIPPE** – Merde.

**BERNARD** – Tiens. Tes agrafes.

**ISABELLE** – C'est bien, Philippe, vous êtes content? Vous avez vos agrafes.

**PHILIPPE** – Comment? Ah oui.

**BERNARD** – Vous avez cru que c'était pour vos compétences, hein?

**PHILIPPE** – Je pensais que je devais résoudre vos problèmes pour augmenter votre productivité.

**TOUT LE MONDE SE MARRE, Y COMPRIS CAROLINE.**

**CAROLINE** – Non? Sérieux?

**PHILIPPE** – C'est comme ça qu'on ma présenté la chose.

**MARIE** – C'est mignon.

**ISABELLE** – Une fois, on a eu un prof de plongée.

**CAROLINE** – Ah oui! Avec les bouteilles d'oxygène et tout.

**ISABELLE** – On lui a dit qu'il n'y avait pas de piscine dans le bâtiment. Alors il était un peu embêté.

**MARIE** – Il a rappelé le type qui l'avait engagé pour faire le cours. C'était pas Van Bloieinaar, d'ailleurs, c'était... Enfin bref, peu importe. Le type lui a dit que s'il était payé pour faire un cours, il devait faire son cours, sinon il ne serait pas payé.

**ISABELLE** – Il nous a donc donné un cours de plongée!

**MARIE** – Ici même, dans le bureau.

**PHILIPPE** – Comment il a fait?

**MARIE** – Il a fait semblant de nager. Par terre.

**CAROLINE** – Au bout de vingt minutes, il est parti. Il a même oublié d'enlever ses palmes.

**ISABELLE** – Il pleurait, d'ailleurs.

**PHILIPPE** – Mais ça n'a aucun sens.

**BERNARD** – Ben non. C'était un abruti habitué à faire des choses qui ont un sens. Les gens, t'sais.

**ISABELLE** – Dites, on pourrait revenir à la prise d'otage deux secondes?

**MARIE** – Ah oui, c'est vrai, la prise d'otage, oui.

**ISABELLE** – Toujours pas de...

**MARIE** – Pas de police, non.

**ISABELLE** – Oui, mais merde, ils vont arriver quand?

**PHILIPPE** – Si ça se trouve, ils ne sont pas au courant.

**ISABELLE** – Mais j'ai tiré assez de coups de feu, quand-même.

**MARIE** – Tu sais, il est dix-neuf heures trente, tout le monde est parti, il est possible que personne n'ait rien entendu. ELLE REGARDE SES DOIGTS. En plus, il y a mon vernis à ongles qui se barre. Je me suis fait avoir.

**ISABELLE** – Je devrais peut-être tirer encore un coup.

**BERNARD** – S'il n'y a personne, il n'y a personne.

**PHILIPPE** – Qui ne tente rien n'a rien.

**BERNARD** – Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

**ISABELLE** – Bon, allez, je vais encore tirer un coup. Barrez-vous de là, je vais tirer par là... (elle hésite) A froid, c'est moins facile, hein.

ELLE TIRE.

Caroline SE MET A HURLER. TOUT LE MONDE RALE.

**MARIE** – Dis, Caroline, c'est bon, là, c'est juste pour appeler la police. Tu vas pas nous faire une

dépression nerveuse chaque fois qu'on tire un coup de feu...

**CAROLINE** – ça fait du bruit.

**MARIE** – ça fait du bruit! C'est normal, c'est fait pour.

**CAROLINE** – Oui, mais je n'aime pas le bruit.

**ISABELLE** – On a pas toujours ce qu'on veut dans la vie.

**BERNARD** – De toute façon, il n'y a plus personne dans la boîte, ça ne sert à rien de vider un chargeur dans le plafond, tout le monde s'en tape.

**MARIE** – Il va quand-mêl falloir trouver une solution.

**ISABELLE** – Ben je vais appeler la police, hein. Mais je trouve que ça fait con d'appeler la police. En tant que preneur d'otage, ça fait con, je suis désolé.

**PHILIPPE** – Quelqu'un pourrait faire semblant d'appeler en cachette.

**ISABELLE** – Un otage?

**PHILIPPE** – Oui, comme ça, votre crédibilité en sort saine et sauve.

**MARIE** – Moi je veux bien!!!

**ISABELLE** – Ok, Marie, vas-y.

ELLE COMPOSE LE NUMERO.

**ISABELLE** – Tu as peur, hein, fais-le version effrayée.

**MARIE** – T'inquiète.... (super effrayée) Allô? la police! Vite! vite! une prise d'otage! Nous sommes pris en otage au 327 avenu... pardon? Non non, c'est pas une blague, on est vraiment pris... mais non, c'est pas une blague! Dites, ça va aller? Vous n'êtes pas obligé de me... Mais vous n'êtes pas mon père, monsieur, justement! Il y a une prise d'otage au... Allô? allô? Mais quel con!

**BERNARD** – On dirait que tu as été à l'académie avec Sigmund.

**ISABELLE** – Il a raccroché?

**MARIE** – Il m'a raccroché au nez, ce con.

**ISABELLE** – Mais c'est pas vrai!

**MARIE** – a-t-on idée de traiter les otages de cette manière?

**BERNARD** – Moi, je pense qu'il fallait prendre quelq'un d'autre pour jouer à l'otage au téléphone.

**ISABELLE** – Mais on ne joue pas à l'otage, ici! Vous êtes des otages, bordel.

**BERNARD** – Excuse-moi, mais Marie, elle jouait à l'otage au téléphone. Au lieu de se servir ce son vécu, de son vécu actuel, en plus, elle sort de je ne sais pas où une espèce d'ado hystérique complètement fabriquée. C'est normal qu'on y croie pas.

**MARIE** – T'avais qu'à appeler toi-même alors, hein, John Malkovitch.

**BERNARD** – Bonne idée. Tiens, vas-y, file-moi le téléphone. (il compose le numéro) Allô? Ouiiii bonjour mademoiselle. Bernard Schéma, phasing consultant chez Daxon&daxon. Je vous appelle pour vous... oui? Daxon&Daxon, l'entreprise pharmaceutique. Oui. Je suis sûr que vous avez déjà eu l'occasion de profiter de nos produits sans même le savoir. Oui. Vous connaissez le Nicladol? Eh bien c'est nous. Hahaha... oui. Oui, on ne le sait pas et puis voilà. Voilà. Dites, je vous appelle, parce que je suis pris en otage avec d'autres personnes. Oui au... oui, c'est ça, Avenue Diderot. Ah vous le saviez déjà... oui mais j... non mais j... mais... je suis un adulte, madame. Je ne peux pas aller dans ma chambre, je suis pris en otage. C'est très sérieux! Oui! oui! Eh bien vous n'êtes pas ma mère, madame, justement. Allô? Allô?

**MARIE** APPLAUDIT.

**ISABELLE** – Qu'est-ce qu'elle a dit?

**BERNARD** – Que si j'étais son fils, elle me mettrait une fessée, grand garçon ou pas. Et qu'on ferait bien d'arrêter ou ils nous mettraient en prison.

**CAROLINE** – Elle bluffe.

**BERNARD** – C'est sûr, on est grillés chez les flics.

**ISABELLE** – Merde!

**PHILIPPE** – On devrait peut-être remettre ça à plus tard, Isabelle.

**ISABELLE** – Ah non, hein. Je me suis lancée, je me suis lancée. Une autre fois, je suis pas sûre d'avoir encore envie.

**BERNARD** – Oui, mais bon... ça ne marche pas, ça ne marche pas, ça sert à rien de s'acharner non plus.

**ISABELLE** – Si ça ne marche pas, je dois vous tuer les uns après les autres.

**MARIE** – Oh, Isabelle, c'est pas de notre faute non plus, hein.

**ISABELLE** – J'ai pas dit ça, je suis contrariée, c'est tout. Mettez-vous à ma place.

**PHILIPPE** – C'est un coup dur, mais vous savez, on peut se relever de choses beaucoup plus graves.

**MARIE** – On le dira à personne.

**ISABELLE** – Ah oui, tiens, je voudrais bien voir ça. Je vois déjà les sourires en coin de tout le personnel de l'étage. ? regardez, c'est l'autre conne du Phasing consulting qui n'arrive même pas à réussir une prise d'otage ?

**PHILIPPE** – Vous savez, la plupart des prises d'otages tournent mal pour le preneur d'otages.

**ISABELLE** – Mais je veux bien que les choses tournent mal. Ou alors qu'elles tournent bien, je ne sais pas, mais là, elles ne tournent pas du tout, c'est agaçant. On a jamais vu ça, c'est la honte.

**PHILIPPE** – On a jamais vu ça parce qu'on en parle pas. Parce que personne n'est au courant quand une prise d'otages ne prend pas.

**ISABELLE** – Ah là là, je suis déçue déçue déçue.

**MARIE** – On a fait ce qu'on pouvait.

**ISABELLE** – Je ne dis pas, hein, je trouve que vous êtes... de bons otages. Je ne remets pas du tout ça en question. Je crois que c'est de ma faute.

**BERNARD** – C'est un métier, hein.

**PHILIPPE** – Ne l'écoutez pas, Isabelle, je trouve que vous faites un boulot admirable.

**ISABELLE** – Vous dites ça pour me faire plaisir parce que je suis armée.

**PHILIPPE** – Mais non, pas du tout, je trouve que vous vous en sortez très bien.

**ISABELLE** – Super. Tout le monde s'en fout de ma prise d'otages.

**PHILIPPE** – Tout n'est pas perdu. Vos proches vont commencer à s'inquiéter et vont sans doute avertir la police.

SILENCE. TOUT LE MONDE SE REGARDE.

**PHILIPPE** – J'ai dit une bêtise?

RESILENCE.

**PHILIPPE** – Bon. Si j'ai dit une bêtise, je suis désolé.

SILENCE

**PHILIPPE** – En attendant... en attendant je ne sais pas quoi, nous pourrions passer à un autre exercice?

SILENCE

**PHILIPPE** – Vous êtes fâchés sur moi ou quoi?

**ISABELLE** – C'est quoi l'autre exercice?

**PHILIPPE** – Disons que... on pourrait faire un groupe de discussion. S'asseoir en cercle. Et puis on fait un tour de table. Pour commencer.

**ISABELLE** – On peut faire en demi-cercle? Parce que je dois pouvoir tirer si quelqu'un s'insurge.

**PHILIPPE** – Bien sûr, y'a pas de soucis.

Tout le monde se met en place, sauf Bernard.

**ISABELLE** – Bernard?

**BERNARD** – Eh ben vas-y. Tire.

**ISABELLE** – Allez, Bernard, viens t'asseoir, ne m'oblige pas à user de mon autorité.

**BERNARD** – Autorité... c'est facile d'être autoritaire quand on a un flingue.

**ISABELLE** – Allez, Bernard, ne te fais pas prier et assieds-toi.

Bernard s'assied comme tout le monde.

**ISABELLE** – On vous écoute, Philippe.

**PHILIPPE** – Merci. Merci, Isabelle, mais ce n'est pas moi que nous allons écouter, mais vous. Vous allez nous parler un peu de vous. Vous êtes d'accord?

SILENCE.

**PHILIPPE** – D'accord. Marie? Vous voulez commencer?

**MARIE** – Je veux bien.

**PHILIPPE** – Alors on vous écoute.

**MARIE** – Vous voulez savoir quoi?

**PHILIPPE** – Ce n'est pas tant ce que nous voulons savoir que ce que vous avez envie de dire qui nous importe.

**MARIE** – Comment?

**PHILIPPE** – C'est... en fait, c'est plutôt... dites-nous ce que vous avez envie de dire.

**MARIE** – Sur quoi?

**PHILIPPE** – Sur vous. Présentez-vous et dites-nous ce que vous voulez.



**MARIE** – Alors... je m'appelle Marie.....

**PHILIPPE** – Mmm mmm....

**MARIE** – J'ai 28 ans. Je suis Phasering consultant.

**PHILIPPE** – Tiens... je me demandais un peu... ça consiste en quoi exactement?

**MARIE** – On fait ce que Bernard nous dit de faire.

**PHILIPPE** – Ah bon? Bernard, c'est vous qui dirigez le service, en fait?

**BERNARD** – Quand je n'ai pas un flingue braqué sur les burnes, oui.

**ISABELLE** – Bernard est notre phasering manager.

**PHILIPPE** – Ah bon... c'est au-dessus de consultant, ça?

**BERNARD** – D'après ce que j'ai compris, oui.

**PHILIPPE** – Et donc? En quoi consiste votre travail?

**BERNARD** – Grosso modo, c'est du vent. On fait des statistiques, on en fait des graphiques, on fait des comparaisons avec la concurrence. On fait des documents que d'autres utiliseront lors de pseudo réunions en faisant semblant de parler de quelque chose.

**PHILIPPE** – C'est intéressant.

**BERNARD** – Là, par exemple, c'est un graphique représentant un tiers de la population en fonction du débit de la Meuse.

**PHILIPPE** – Ah oui. Oui oui. C'est fou.

**BERNARD** – ça montre, par exemple, que les variations de population n'ont aucune incidence sur le débit de la Meuse.

**PHILIPPE** – Waouw! Et celui-là?

**ISABELLE** – Ah, c'est moi qui l'ai fait, celui-là.

**MARIE** – Oui. Et c'est moi qui ai mis les couleurs.

**PHILIPPE** – Et ça représente quoi?

**ISABELLE** – ça représente la tranche de population de 18 à 25 ans.

**PHILIPPE** – Ah oui! C'est tout?

**ISABELLE** – Ah, mais ça fait du monde, quand-même.

**PHILIPPE** – D'accord.

**ISABELLE** – L'autre jours, j'ai fait un drôle de rêve. Je retrouvais d'autres gens qui faisaient des graphiques représentant les autres tranches d'âge. Et puis, on mettait tous nos graphiques au mur avec des punaises. Et puis on voyait toutes les tranches d'âge les une à côté des autres. Et c'était super beau. On pouvait voir s'il y avait plus de vieux que de jeunes, plus de femmes que d'hommes, plein de trucs comme ça. Mais surtout... c'était super beau. Les couleurs que ça faisait.

**MARIE** – C'est triste, dis.

**PHILIPPE** – Cela montre que vous avez envie de donner du sens à tout cela.

**ISABELLE** (elle sourit) - Alors... ça m'a donné une idée.

**ELLE D?POSE SON ARME ET PREND UN GRAPHIQUE.**

**ISABELLE** – En fait, X, c'est le débit en mètres/cube de la Meuse. Y, c'est l'âge moyen du tiers de la population, et Z, c'est le taux de mortalité par noyade dans la Meuse.

**BERNARD** – Pas mal.

**MARIE** – Isa. C'est magnifique.

**ISABELLE** – Si tu veux, tu peux faire les couleurs, Marie.

**MARIE** – Je sais pas si j'en suis capable. Si je rate, je m'en voudrai toute ma vie.

**BERNARD** – On dirait un peu une papaye, la forme.

**CAROLINE** – J'aime bien les couleurs.

**ISABELLE** – Ah oui, mais quand il y en aura vraiment, ce sera encore plus beau.

Elle se rassied et reprend son revolver.

**PHILIPPE** – C'est un chouette graphique, ça, Isabelle.

**CAROLINE** – C'est beau.

**PHILIPPE** – Caroline, vous voulez dire un mot?

**CAROLINE** – Heu... je ne sais pas. Je dois dire quoi?

**PHILIPPE** – Ce que vous voulez. Ce que vous n'avez pas toujours l'occasion de dire.

**CAROLINE** – Je dis quoi?

**PHILIPPE** – Tout ce que vous voulez.

**CAROLINE**- Je sais pas... tout ce que je veux?

**PHILIPPE** – Tout. Tout ce que vous avez envie de dire, vous n'êtes pas obligée, évidemment.

SILENCE.

**PHILIPPE** – Laissez-vous aller.

**CAROLINE** – Je suis désolée.

**PHILIPPE** – Il ne faut pas. Vous n'êtes pas du tout tenue à dire quelque chose. C'est seulement si vous avez envie...

SILENCE.

**CAROLINE** – Je m'appelle Caroline. Je ne parle pas beaucoup. Personne ne comprend le travail que je fais. Je ne comprends même pas le travail que je fais. J'ai l'impression que mes collègues non plus ne comprennent pas le travail qu'ils font. Personne ne comprend. Depuis des années, j'essaie de trouver un sens à tout ça. En vain. J'en suis arrivé à la conclusion qu'il n'y avait effectivement aucun sens à tout ça.

**BERNARD APPLAUDIT.**

**BERNARD** – Quelqu'un lui a mis du Substral, ou quoi?

**CAROLINE** – Tu peux applaudir, Bernard. Si ça peut te réchauffer un peu, fais-le. Ne te gêne pas, tu as raison de le faire. Parce que c'est la seule réponse que tu ne trouveras jamais en réponse à tes questions. Rire de tout, c'est devenu ta manière de supporter l'absence de réponse. Ou plutôt : la réponse négative à la question : ?□y a-t-il un sens à tout ça? ?.

**BERNARD** - Ben voilà, une fois qu'on a répondu à la question, on arrête de se la poser et on boit de la Chimay en terrasse. C'est pas un drame.

**CAROLINE** – Tu es désespéré. Pas d'un désespoir positif qui fait se méfier de l'idéalisation d'un hypothétique futur dont on ne peut être que déçu parce que non-conforme au fantasme. Non.

**MARIE** – (tout bas à Isabelle) Qu'est-ce qu'elle dit, là?

**ISABELLE** – Ben... je ne sais pas.

**CAROLINE** – Tu as abandonné. Tu as baissé les bras. Tu peux faire le mariolle tant que tu veux, tu as déconsidéré la présence de l'autre au point de ne plus le penser comme un sujet pensant, mais comme un objet pensé. Mais dans ce processus, tu t'es involontairement inclus parmi les autres. Tu es un autre, Bernard.

**BERNARD** – Ecoute-moi bien, ma jolie. C'est pas que je ne comprends pas ce que tu essaies de me dire, mais je ne suis pas du tout d'accord, en tout cas.

**MARIE** ( à Isabelle ) - Il ne comprend pas non plus...

Isabelle fait ? □ non ? de la tête.

**CAROLINE** – C'est pas le fait que tu sois un dégonflé qui me gonfle, c'est que tu voudrais faire croire à tout le monde que toi, tu n'en es pas un mais que eux, ils le sont. Tu fais exactement ce qu'on attend de toi dans les hautes sphères : tu considères l'autre comme rien au mieux, comme un ennemi au pire.

**BERNARD** – Si c'est ce que tu crois... je ne peux rien faire pour toi.

**CAROLINE** – Quoi? Tu trembles, Bernard? ça te fait mal, ce que je te dis? ça te blesse?

**PHILIPPE** – Caroline....

**CAROLINE** – Tu sais ce qui te fait peur, Bernard? C'est le miroir. C'est le miroir que je te tends. C'est pas moi qui te fais du mal, c'est l'image mentale polarisée à partir de ta propre image que tu n'arrives pas à faire correspondre avec cet idéal inaccessible que tu as décidé d'incarner sans pouvoir le faire.

**BERNARD** – Bien dit, ça.

**PHILIPPE** – Caroline, on va faire une petite pause, peut-être?

**CAROLINE** – Mais t'as raison, il vaut mieux en rire.

**PHILIPPE** – Caroline, ne pourrions-nous pas faire un pacte de non-agression?

**CAROLINE** – Je l'ai agressé?

**PHILIPPE** – Un peu.

**CAROLINE** – Je voulais juste dire à Bernard que tant qu'il regarderait dans l'abîme, l'abîme regarderait en lui.

SILENCE.

**BERNARD** – Ok, j'essaierai de faire gaffe, merci.

**MARIE** – J'ai faim.

**PHILIPPE** – Je n'osais pas le dire, mais j'ai un peu faim aussi.

**MARIE** – Je viens d'appeler la pizzeria, mais ça ne répond pas.

**ISABELLE** – Tu as... appelé la pizzeria?

**MARIE** – Mais ça répond pas, ça doit être fermé.

**ISABELLE** – Tu pourrais demander la permission.

**MARIE** – Pourquoi?

**ISABELLE** – Parce que tu es mon otage.

**MARIE** – Ah oui. Je suis désolée, mais en même temps, c'était pour commander des pizzas, c'est tout.

**ISABELLE** – Et ça répond pas.

**MARIE** – Ben non.

**BERNARD** – Il va bien falloir manger quelque chose.

**ISABELLE** – Un chinois?

**BERNARD** – C'est le nouvel an chinois, ils sont tous en train de faire la fête avec des petit chapeaux à l'heure qu'il est.

**CAROLINE** – On pourrait commander des frites?

**ISABELLE** – On ne commande pas des frites, Caro.

**CAROLINE** – Je veux bien aller en chercher, moi.

**ISABELLE** – Je ne peux pas envoyer un otage chercher des frites, c'est pas sérieux.

**CAROLINE** – tu peux peut-être y aller, toi.

**ISABELLE** – Et je vous laisse tout seuls?

**PHILIPPE** – Sinon, nous pouvons aller chercher des frites ensemble. Vous avez une voiture?

**BERNARD** – Ah, moi je ne veux pas de frites dans ma bagnole, hein.

**ISABELLE** – C'est ça ou tu manges ton bureau.

**BERNARD** – Vous êtes chiants, hein.

**DANS LA VOITURE. PHILIPPE, CAROLINE ET ISABELLE SONT ASSIS ? L'ARRI?RE. MARIE EST ASSISE C?T? PASSAGER. BERNARD EST ALL? CHERCHER DES FRITES. MARIE JOUE AVEC LES BOUTONS. ELLE FAIT MONTER ET DESCENDRE LE DOSSIER DE SON SI?GE.**

**MARIE** – Il s'emmerde pas, hein, bernard. J'ai jamais vu une bagnole qui faisait autant de trucs toute seule.

**ISABELLE** – Si, il s'emmerde, c'est pour ça qu'il a une baignoire qui fait tout toute seule. Il sait pas quoi faire de ses trois mille euros par mois.

**PHILIPPE** – Trois mille?

**MARIE** – Il touche cent cinquante euros de plus parce que c'est le chef.

**PHILIPPE** – Eh ben mon vieux... c'est moi qui devrais vous braquer.

**ISABELLE** – Nous prendre en otage. C'est une prise d'otages. Qu'est-ce que vous avez tous à parler de braquage?

**MARIE** – Braquage, prise d'otage. Excuse-moi, mais là, ça ne ressemble ni à l'un ni à l'autre.

SILENCE.

**MARIE** – Quoi?



**ISABELLE** – C'est super vexant ce que tu dis.

**MARIE** – Pardon... non, vraiment, je ne voulais pas. C'est aussi de notre faute si tout le monde s'en fout de ta prise d'otage.

**ISABELLE** – Dis, Philippe, tu ne pourrais pas appeler tes parents? Tu as parlé à ton père au téléphone, tout à l'heure...

**PHILIPPE** – Pour quoi faire?

**ISABELLE** – Pour dire que tu es retenu en otage. Tu te souviens?

**PHILIPPE** – C'est pas possible. Mes parents vivent au Tibet. tous les mois, ils font soixante kilomètres pour trouver un téléphone.

**ISABELLE** – Eh merde.

**PHILIPPE** – Là, il faudrait attendre un mois.

**ISABELLE** – C'est trop long.

**MARIE** – Oui.

**PHILIPPE** – Mais vous, vous avez bien des familles à qui téléphoner.

SILENCE.

**PHILIPPE** – On dirait qu'il y a un truc que je ne sais pas.

**MARIE** – C'était il y a trois ans... on a eu une activité de sortie avec le boulot. Dans un parc

d'attraction.

**ISABELLE** – Marie... tu n'es pas obligée...

**MARIE** – Et il... il y a eu un accident.

**PHILIPPE** – Un accident?

**MARIE** – Un accident de petit train.

**PHILIPPE** – Un accident de train?

**MARIE** – De petit train. Le petit train a déraillé et a percuté la grande descente de la rivière sauvage.

**PHILIPPE** – Je suis désolé.

**MARIE** – Dix-sept morts. Dont un mec déguisé en kangourou.

**PHILIPPE** – Je ne voulais pas vous obliger à évoquer ce souvenir douloureux.

**ISABELLE** – C'est ainsi que nous avons perdu toutes nos familles.

**PHILIPPE** – C'est affreux.

**MARIE** – Bernard était dans le petit train. Autant dire qu'il s'en veut à mort. Vous comprenez mieux pourquoi il est aigri?

**PHILIPPE** – Tout s'éclaire. C'est terrible.

**MARIE** – Le voilà...

**MARIE** OUVRE LA VITRE ?LECTRIQUE.

**MARIE** – Bernard, tu m'as pris une fricadelle? Si! Si je te l'ai dit...

ELLE REMONTE LA VITRE.

**MARIE** – Il oublie tout le temps ma fricadelle.

DE RETOUR AU BUREAU. IL Y A UN TAS DES RESTES DE FRITERIE SUR LA TABLE.  
L'ARME DE ISABELLE EST POSEE N?GLIGEMMENT TOUT LE MONDE EST AFFAL? ET  
RIT AUX ECLATS

**MARIE** – Et alors... je lui ai dit... attends, attends, alors, je lui ai dit : ?□Mais enfin, monsieur, c'est tout de même pas ma faute si cette vieille dame s'est jetée sous les roues de ma voiture! ?

EXPLOSION DE RIRES.

**ISABELLE** – Arrête!!! Arrête, je vais faire pipi.

**BERNARD** – Oh, punaise, j'en peux plus... je vais chercher des trucs à boire.

**BERNARD SORT DE LA PIECE.**

**ISABELLE** – Et tu avais bu?

**MARIE** – Tu parles! Je ne tenais plus debout!

**NOUVELLE EXPLOSION DE RIRES.**

**ISABELLE** – Hé, hé, dites, revenons à notre petite liste.

**CAROLINE** – On en était à qui?

**ISABELLE** – On a fait... Philippe : Personne. Bernard : personne. Caro : évidemment personne. Marie, il me semblait que tu avais une idée, toi, non?

**MARIE** – Je pensais à mon voisin du dessus, mais il est en vacances.

**ISABELLE** – Marie : personne... et puis moi... je viens de passer ton mon répertoire en revue, je ne vois vraiment pas qui pourrait décrocher là-dedans.

**BERNARD REVIENT AVEC DES BOUTEILLES.**

**BERNARD** – Alors... de la bière, du coca, de l'eau, des gobelets.

**ISABELLE** – Dis, Bernard, tu as essayé de dire au mec de la friterie qu'on faisait une prise d'otages?

**BERNARD** – Ouais, mais il s'en foutait.

**ISABELLE** – Oui, donc, c'est ce que je disais. Bernard ; personne. Voilà... Donc, si on compte bien, ça fait personne. Tout le monde s'en fout, de ma prise d'otages.

**ILS RIENT ENCORE UN PEU. SAUF ISABELLE.**

**BERNARD** – Oh, dis, Isa, fais pas la gueule, on est là, nous.

**ISABELLE** – Dis, tu veux bien arrêter d'ouvrir des bières avec mon flingue?

**BERNARD** – Mais il n'y a pas de décapsuleur.

**ISABELLE** – Je ne sais pas, fais-le avec tes dents, débrouille-toi, mais pas avec mon flingue. Regarde, il y a une petite griffe dessus, maintenant!

**BERNARD** – Désolé.



**ISABELLE** – Je voulais le revendre sur ebay après, moi. Tu sais combien ça coûte?

**BERNARD** – Tu as payé ça cher?

**ISABELLE** – Huit cents

**MARIE** – Merde.

**ISABELLE** – Ben oui, c'est pas donné. Plus les balles, évidemment.

**CAROLINE** – Mais... on peut mettre ça sur ebay?

**ISABELLE** – On met bien des romans de Marc Levy, je ne vois pas pourquoi on ne mettrait pas des armes à feu.

**BERNARD** – Un flingue, ce n'est pas seulement immoral, c'est aussi illégal.

**BERNARD SORT.**

**ISABELLE** – Je ne sais pas alors... peut-être que je le garderai pour une autre fois.

**PHILIPPE PREND LE REVOLVER.**

**PHILIPPE** – C'est de la belle mécanique, en tout cas.

**ISABELLE** – J'aurais dû prendre un plus petit, c'est un petit peu lourd dans un sac à main.

**PHILIPPE** – Il faut ce qu'il faut, hein.

**ISABELLE** – C'est sûr.

**UN T?L?PHONE SONNE. STUPEUR G?N?RALE.**

**ISABELLE** – Qu'est-ce que je fais?

**PHILIPPE** – Décrochez!

**MARIE** – C'est qui?

**ISABELLE** – Je ne sais pas... numéro masqué. Je ne sais pas ce que je dois dire.

**PHILIPPE** – Improvisez, c'est pas compliqué.

**ISABELLE** – Je ne suis plus du tout dans l'ambiance, j'ai peur de dire une connerie.

**MARIE** – Allez, décroche.

**ISABELLE** – Allô? Oui? Oui, bonjour. (aux autre, en murmurant) c'est la poliiiiiiiice.

**MARIE** – Cooooo!

**ISABELLE** – Oui, bonjour. Oui, c'est bien ça, au 327 Avenue Diderot. Denis Diderot, oui. Oui, c'est moi la preneuse. Trois otages, oui. Non, quatre, pardon, quatre otages. Non non, personne n'est mort. Tout le monde va bien, oui. Oui oui, on a mangé, on est allés chercher des frites. D'accord, on ne bouge pas... Je ne compte pas me rendre tout de suite, non. D'acc... d'acc... d'accord, on ne bouge pas d'ici. Oui. à tout de suite! Merci

**BERNARD REVIENT EN RIANANT AVEC LE T?L?PHONE SUR L'OREILLE.**

**BERNARD** – Avec plaisir, à tout de suite.

**ISABELLE** – Mais c'est pas vrai. T'as pas fait ça!

**BERNARD** – C'est pas méchant, c'est rigolo, quoi. T'as marché, hein?

**ISABELLE** – Humiliée!

**PHILIPPE** – Je vous suis de moins en moins, Bernard. Vous étiez cynique, vous devenez cruel.

**BERNARD** – En fait, je commence à m'emmerder. Je suis chiant quand je m'emmerde.

**CAROLINE PREND LE REVOLVER.**

**CAROLINE** – Vous ne trouvez pas que ce serait un chouette scénario de film?

**ILS LA REGARDENT, INTERROGATEURS.**

**CAROLINE** – Une prise d'otage qui tourne mal. Une des otages, discrète, effacée, s'empare de l'arme du preneur d'otages. Et puis sans prévenir, elle pète les plombs et elle les tue tous. Un par un, sans l'ombre d'une hésitation. Parce qu'elle a toujours eu envie de le faire. Parce que depuis des années, elle contient une violence intérieure et que la pression n'est plus supportable. Parce qu'elle les déteste. Les autres. Tout les autres. Elle décidé alors de les effacer à leur tour.

**SILENCE.**

**PHILIPPE** – Caroline, je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

**ELLE D?POSE LE REVOLVER ET VA SE SERVIR UN VERRE D'EAU.**

**CAROLINE** – Moi, je disais ça comme ça, hein, il faudrait travailler un peu l'idée, mettre tout ça dans un contexte un peu pesant, une ambiance un peu... une ambiance un peu... oui, pesante, quoi. C'est clair, comme ça, ça sort un peu de nulle part.

**TOUT LE MONDE EST T?TANIS?.**

**CAROLINE** – Vous trouvez ça nul?

**PHILIPPE** – Non, non non non non non, pas du tout. Vous... j'ai...

**CAROLINE** – Vous en faites une tête.

**PHILIPPE** – J'ai comme l'impression que... vous avez beaucoup de choses sur le coeur. Et que vous n'avez pas souvent eu l'opportunité d'en faire part à votre... votre entourage.

**CAROLINE** – Qui ça? Moi?

**PHILIPPE** – Oui.

**CAROLINE** – Oh... vous savez... chacun son rôle. Il y a ceux qui parlent et puis les autres.

**PHILIPPE** – Si vous voulez, nous pourrions, pour une fois, inverser les rôles. Qu'est-ce que vous en pensez? Vous pourriez nous raconter un peu votre histoire.

**CAROLINE** – Si vous voulez.

**PHILIPPE** – (aux autres) cela vous convient?

PERSONNE NE LUI R?POND. TOUT LE MONDE SEMBLE ABATTU.

**PHILIPPE** – Quoi? Qu'est-ce que j'ai...

**CAROLINE** AVANCE ? L'AVANT DU PLATEAU. **ISABELLE** PREND LE REVOLVER ET FAIT SEMBLANT DE TIRER SUR **PHILIPPE**. TOUT LE MONDE LE REGARDE AVEC HAINE.

**CAROLINE** – à dire vrai, je n'ai jamais vraiment voulu travailler dans le monde de l'entreprise. C'est un concours de circonstances qui m'a conduit ici. Disons que c'est un travail... alimentaire. Je me souviens très bien de cette conversation que j'ai eue avec mon père. Je devais avoir une quinzaine d'année tout au plus. Mon frère était là. Mon autre frère, je ne sais plus, mais Thierry, mon plus jeune frère était là. La conversation ne semblait pas du tout l'intéresser d'ailleurs, il faisait autre chose, je pense qu'il n'écoutait même pas. Et donc, je dis à mon père : ?□Papa, je voudrais devenir danseuse étoile ? . Il m'a regardée avec une sorte de stupeur, l'air de dire : ?□Comment ça, danseuse étoile? ? . Il faut dire que mon père était un homme un peu rigide et très peu ouvert aux arts, que ce soit la musique, la littérature, la peinture, la photographie, l'architecture, la sculpture. Moderne ou contemporain, il s'en est toujours un peu moqué, et il classait l'art dans la case des choses inutiles qui font perdre du temps et de l'argent à ceux qui le pratiquent, à ceux qui s'y intéressent. C'était curieusement un sujet tabou à la maison, qu'il s'agisse des Beatles ou de Mozart, c'était la même chose, il les mettait sur un pied d'égalité dans la médiocrité et la futilité.

LA MUSIQUE MONTE. **CAROLINE** CONTINUE ? PARLER JUSQU'À CE QUE SA VOIX SOIT COUVERTE PAR LE SON.

NOIR. S'ENSUIT UNE ALTERNANCE NOIR/LUMI?RE, AVEC UNE MUSIQUE DE FOND.

**CAROLINE** CONTINUE ? PARLER. D'ELLIPSES EN ELLIPSES, LES PERSONNAGES SONT

DE PLUS EN PLUS AFFALÉS ET DÉPRIMÉS. ILS FUMENT DES CLOPES, ILS JOUENT ? LA GAME BOY, ILS LISENT LE JOURNAL. **CAROLINE** CONTINUE SON DISCOURS EN S'EXPRIMANT DE MANIÈRE VISUELLE (ELLE DANSE LES CLAQUETTES, ELLE SE MARRE TOUTE SEULE, ELLE MIME TOUTES SORTES DE CHOSES GENRE TIR ? L'ARC, ...) APRES LE DERNIER NOIR : MUSIQUE EN FADE OUT.

**CAROLINE** – Alors, je l'ai regardé bien en face et je lui ai dit : ? □ Arrêtez de me raconter des salades, colonel, je sais que vous nous cachez quelque chose. J'ai la responsabilité de la vie de mes hommes, et quand cette sale guerre sera terminée, je ne tiens pas à aller voir leurs familles pour leur raconter des salades à mon tour. ? Il a tourné les talons et il a croisé les bras sur ses médailles militaires. Je crois qu'il pleurerait. Enfin, bon, c'était une sale guerre. Une putain de sale guerre.

**PHILIPPE** LA REGARDE, LA BOUCHE OUVERT. **MARIE** S'EST ENDORMIE. **BERNARD** BOIT ENCORE UNE GORGÉE DE BIÈRE ET DÉPOSE SA BOUTEILLES PARMİ LES AUTRES BOUTEILLES VIDES QUI JONCHENT LA TABLE. COUP DE FEU. STUPEUR.

**ISABELLE** (hors plateau) - Merdeûûû!!!

UN TEMPS.

**ISABELLE** REVIENT AVEC LE REVOLVER A LA MAIN.

**ISABELLE** – Bordel! Il est pé-té, je crois, il ne marche plus.

**BERNARD** – Il est enrayé.

**ISABELLE** – Ah, ok, ben je vais le dé-rayer alors.

**BERNARD** – Montre...

**MARIE** – Isa, tu viens de tirer un coup de feu...

**ISABELLE** – Ah, c'était donc ça tout ce bruit.

**MARIE** – Tu as tiré sur quoi?

**ISABELLE** – Sur rien.

**MARIE** – Pourquoi tu as tiré?

**ISABELLE** – Pour rien. Lâche-moi deux secondes.

**PHILIPPE** – Isabelle... vous....?

**ISABELLE** – Quoi?

**PHILIPPE** – Vous avez essayé...de...?

**ISABELLE** – Qu'est-ce que ça peut vous foutre?

**PHILIPPE** – Mais... ça peut me foutre que ça peut... me foutre.

**MARIE** – Quoi?

**PHILIPPE** – Vous auriez dû nous en parler.

**ISABELLE** – Ouais... Vous m'auriez dit qu'il ne fallait pas et tralalalala...

**PHILIPPE** – Mais non, mais pas du tout, pas forcément.

**MARIE** – Tu as essayé de te tuer?

**ISABELLE** – Marie...

**BERNARD** – Heureusement, elle est vraiment trop nulle avec les armes à feu.

**ISABELLE** – Oh, ça va, hein? ça va bien comme ça, hein? On le saura que je suis trop nulle.

**MARIE** – Effectivement, c'est beaucoup mieux que tu sois trop nulle.

**ISABELLE** – Marie, arrête!

**MARIE** – Quoi? Sinon, tu vas tirer?

Isabelle pleure.

**MARIE** – Je suis désolée. J'arrête. Pardon, Isa.

**ISABELLE** – Bon... écoutez, vous pouvez partir, j'arrête tout.

**MARIE** – Tu arrêtes tout quoi?

**ISABELLE** – La prise d'otages. J'arrête, ça ne marche pas. Vous êtes libres.

TOUT LE MONDE SE REGARDE.

**MARIE** – Mais... tu ne vas tout de même pas tout arrêter comme ça.

**ISABELLE** – ça ne marche pas, ça ne marche pas, je ne peux pas faire plus.

**MARIE** – Mais évidemment, tu peux faire plus. C'est toi qui décides, c'est toi la preneuse d'otages. Franchement, Isa, je te trouve un peu molle sur ce coup-là.

**ISABELLE** – Pour faire une prise d'otages, il fait trois trucs : le preneur d'otages, les otages, et puis les gens qui sont de l'autre côté de la barrière. La police, les médias, tous ces trucs-là. Et ces gens là, actuellement, ils ne sont pas là.

**PHILIPPE** – Isabelle, il faut parfois du temps pour pouvoir mettre en place une entreprise.

**ISABELLE** – Oui, mais moi, j'essaie de faire une prise d'otage, pas d'ouvrir une pizzeria.

**PHILIPPE** – Est-ce que vous êtes sûre que cette décision n'est pas un peu précipitée?

**ISABELLE** – Non, j'ai bien réfléchi, je pense qu'il vaut mieux arrêter.

**PHILIPPE** – La décision vous appartient. L'important, c'est que vous puissiez l'assumer dans l'avenir.

**ISABELLE** – Merci. Je vous dois combien?

**PHILIPPE** – J'essaie de vous aider. Nous essayons tous de trouver une solution. Il faut que vous y mettiez un peu du vôtre...

**ISABELLE** – J'y ai mis du mien. Tant que je pouvais. J'ai acheté mon revolver, j'ai pris le bus avec, je me suis pointée ici, j'ai tiré des coups de feu, je vous ai menacés, je ne vois pas ce que j'ai à me reprocher. Si vous étiez des gens normaux, ça ne se serait pas passé comme ça...

**CAROLINE** – Moi, je suis assez d'accord.

**PHILIPPE** – Des gens normaux? Vous pouvez développer?

**ISABELLE** – On pourrait tous mourir ici, personne ne le remarquerait. Dans un mois ou deux, un type de la maintenance trouverait que ça sent la bête crevée et voilà... l'histoire se terminerait dans une fosse commune. Parce que tout le monde s'en tape. Vous êtes au moins autant invisibles que moi... c'est bien ma veine, tiens.

SILENCE CONSTERN?

**MARIE** – Maintenant que tu le dis...

**BERNARD** – (APRÈS AVOIR INSPECTÉ LE REVOLVER, IL LE PASSE À PHILIPPE) Eh ben, il a l'air bien niqué, ton bro, ici, hein.

**ISABELLE** – Marie, est-ce que les enfants sonnent à ta porte pour avoir des bonbons les soirs d'haloween?

**MARIE** – Non.

**ISABELLE** – Le facteur? les pompiers pour les étrennes?

**MARIE** – Non plus.

**ISABELLE** – Est-ce que quelqu'un a déjà sonné à ta porte?

**MARIE** – Un type, un jour. Il s'était trompé d'adresse.

**ISABELLE** – C'est tout?

**MARIE** – Oui... UN TEMPS... l'autre jour, j'ai même poursuivi des témoins de Jehova pour leur demander pourquoi ils n'avaient pas sonné chez moi.... (elle essaie de cacher ses larmes) mais ils couraient trop vite. Ils couraient tellement vite.

**ISABELLE** – Et toi, Caroline? Est-ce que ton téléphone sonne parfois?

**CAROLINE** – Ah, moi j'ai pas le téléphone.

**ISABELLE** – Voilà... Et pour vous ça doit être pareil.

**PHILIPPE** – (? **BERNARD**) Je crois bien qu'il s'agit de... vous voyez, il y a une petite pièce qui maintient le truc qui percute la balle...

**BERNARD** – Oui, ça a l'air un peu de travers.

**PHILIPPE** – Si ça se trouve, c'est normal, hein, mais moi ça me semble un peu bizarre, ce truc de travers.

**BERNARD** – On dirait que du coup, ça tape juste à côté de la balle, il y a des petites traces sur le...

**PHILIPPE** – Effectivement, c'est bizarre. Je ne sais pas comment on pourrait...

**BERNARD** – Non non non, il faut aller chez un armurier pour ça... c'est précis, hein.

**PHILIPPE** – D'autant plus que c'est quand-même une arme à feu. C'est dangereux.

**BERNARD** – Non non non, faut pas jouer avec ça. A ta place, Isa, je n'utiliserais plus cette arme avant de l'avoir fait réviser, hein. Franchement, si ça te pète dans les mains, ça ne sert à rien, quoi.

**MARIE** – En plus, il est tout neuf. Bonjour l'arnaque.

**BERNARD** – Oui, mais il faut savoir les utiliser, ces trucs-là. C'est comme tout, hein, si tu fais n'importe quoi, ça finit par ne plus fonctionner.

**ISABELLE** – Ok. De toute façon, je n'en ai plus besoin. C'est terminé. Fini. Game over. Rideau. Ciao ciao. Bon week-end et à lundi. On ferme. Terminus, tout le monde descend. Circulez, y'a plus rien à voir. Bye bye baby. Ce n'est qu'un au revoir. Ah les p'tites femmes de Pigalle. Ne me quitte pas...

**PHILIPPE** – Vous divaguez, Isabelle.

**ISABELLE** - ... do you do you do you saint-Tropez. Tiens, voilà du boudin. Et j'entends siffler le train...

SILENCE...

**ISABELLE** – Bernard, pardon. Je suis désolée.

**BERNARD** – Tu vas vraiment abandonner maintenant? Alors que tu as tous ces magnifiques otages dévoués à ta cause?

**PHILIPPE** – C'est le syndrome de Stockholm, Bernard.

**BERNARD** – Stockholm mon cul... cette prise d'otage est un échec. Et je déteste les échecs.

**CAROLINE** – Mais... ta vie entière est un échec, Bernard.

**BERNARD** – C'est... précisément la raison pour laquelle je déteste les échecs.

**MARIE** – Il faut frapper un grand coup. J'en ai ma claque de ne pas exister. Alors de deux choses : l'une : on ne va pas se laisser démotiver par une mise en route un peu difficile.

**ISABELLE** – C'est pas la peine, Marie...

**MARIE** – Laisse-moi finir! alors, la seconde chose : heu... il faut qu'on frappe un grand coup!

**BERNARD** – Mais c'est complètement machiavélique, ton plan, Marie.

**MARIE** – Ta gueule!

**BERNARD** – Ok.

**MARIE** – Isa, tu prends ton flingue.

**ISABELLE** – Marche plus.

**MARIE** – C'est pas grave. Bernard, on prend ta voiture.

**BERNARD** – ça marche.

**MARIE** – Philippe, vous prenez... vous prenez Caroline.

**PHILIPPE** – Ok.

**MARIE** – Caroline, tu suis bien Philippe.

**CAROLINE** – Ok. C'est qui, Philippe?

**PHILIPPE** – C'est moi.

**CAROLINE** – Ok!

**MARIE** – Isa, prépare-toi, ton heure de gloire va bientôt sonner!

**ISABELLE** – Ok!

**MARIE** – Allez, tout le monde à la bagnole, allez, allez, allez, on fait pas les feignasses.



TOUT LE MONDE SORT. SAUF PHILIPPE ET CAROLINE. UN TEMPS.

**PHILIPPE** – Bon, ben... on y va alors?

**CAROLINE** – Mais oui oui.

ILS SORTENT A LEUR TOUR. NOIR. MUSIQUE DE FILM. CONTRE-JOUR. ISABELLE EST DEBOUT SUR UNE CHAISE. ELLE TIENT LE REVOLVER DANS UNE MAIN, UN M?GAPHONE DANS L'AUTRE. LES AUTRES SONT AUTOUR D'ELLE. FONDU ENCHA?N? SUR UNE AMBIANCE DE SUPERMARCH?. FACES. ILS FONT TOUS LA GUEULE.

CAISSIERE – Maaaaadame Brouchan est demandé en renfort caisse. Maaaadame Brouchan.

**ISABELLE** – (dans le mégaphone) Bon, ok. Pour la dernière fois... Ceci est une prise d'otages. S'il-vous-plaît. Veuillez sortir du magasin et... je voudrais un peu d'attention, s'il-vous-plaît. Ceci est une prise d'otages et il faut que vous sortiez... et que vous appeliez les autorités(elle interpelle une dame passant à proximité) Madame? Madame, vous m'entendez? Pourquoi vous ne sortez pas? Madame? Mais bordel, vous allez me regarder quand je vous parle, oui?

Marie pousse Isabelle et monte sur la chaise à sa place.

**MARIE** – Maintenant, vous allez m'écouter, bande de connards. Ma copine est en train de se donner un mal de chien pour mener à bien sa prise d'otages. Vous entendez ce que je dis? Hé!!! Vous savez qu'elle va tous nous tuer si vous continuez? ?□?□?□Ooooh! Bande de cons, réveillez-vous! Il y a une vie en dehors de votre caddie. Vous comprenez? Vous vous souciez plus de vos conneries de salades bio et de vos caleçons à un euro fabriqués en Chine que du sort de vos semblables, bande de sauvages! Vous êtes des sauvages! Vous êtes des animaux. Vous êtes des cochons. Bande de porcs! Bande de saloperies de porcs de meeeerde. Aaaaaaaaaahhhh!!!!

Isabelle prend le poignet de Marie et la prend dans ses bras. Marie sanglote.

**MARIE** – Je voulais pas que ça se termine comme ça...

**ISABELLE** – T'inquiète, Marie, t'inquiète. ça va aller.

**CAROLINE** – Tu sais, les gens n'ont pas de coeur, c'est pas nouveau.

**BERNARD** – Bon. Qu'est-ce qu'on fait?

**PHILIPPE** – J'en profiterais bien pour faire mes courses...(regard noir de **BERNARD**)... Je plaisante.

**BERNARD** – Je vous attend dans la voiture. (EN SORTANT, IL S'ADRESSE ? LA FOULE)  
Merci, hein, bande d'égoïstes!!!

**BERNARD SORT.**

**CAROLINE** – On va pas avec lui?

ON SE RETROUVE AU BUREAU. ILS PRÉPARENT LEURS AFFAIRES, JETTENT LES PAPIERS DE FRITERIE, ... ISABELLE EST ASSISE ET REGARDE DANS LE VIDE, D'ESPÉRANCE.

**PHILIPPE** – Non, mais... vous comprenez? De cette manière, vous transformez vos pires expériences du passé en autant d'atouts pour mieux vivre un présent parfois difficile. Parce des expériences négatives, vous en avez vécu, vous en vivrez encore, c'est notre sort à tous, finalement.

**ISABELLE** – Vous devriez peut-être changer de métier.

**PHILIPPE** – Ah bon?

**ISABELLE** – Plus vous me parlez, plus j'ai envie de me suicider. Si vous persévérez dans cette voie, vous allez tuer beaucoup de gens.

UN TEMPS

**PHILIPPE** – Ok. Qu'est-ce qu'on peut...?

**ISABELLE** – Rien! Cassez-vous.

**MARIE** – Je ne veux pas te laisser comme ça. Je reste.

**ISABELLE** – Marie, il faut que tu partes. Tu es libre. Allez, vas-y, dégage.

**MARIE** – Libre... Ouais... Je crois que je vais aller louer Dirty Dancing et acheter un pot de Nutella.

ELLE SORT.

**PHILIPPE** – Caroline? Je vous dépose quelque part?

**CAROLINE** – Ah ça, je ne sais pas du tout.

**PHILIPPE** – Je vous pose la question.

**CAROLINE** – Oui, ben je ne sais pas.

**PHILIPPE** – Je vous demande si vous voulez que je vous dépose quelque part.

**CAROLINE** – Vous me demandez? Mais ça dépend où...

PHILIPPE SOUPIRE.

**PHILIPPE** – C'est vous qui choisissez. Quelque part, ça veut dire où vous voulez.

**CAROLINE** – Si c'est où je veux, je veux bien. On y va? Salut Bernard, Salut Isa, à lundi...

ELLE SORT. PHILIPPE REGARDE LES DEUX AUTRES. IL EST FATIGUÉ. APRÈS UN

INSTANT, IL SORT ? SON TOUR.

**BERNARD** – Isa... je trouve ça lamentable que cette histoire se termine ainsi.

**ISABELLE** – Tu as fait tout ce que tu pouvais, Bernard. Vous avez tous fait ce que vous pouviez.

**BERNARD** – Tiens, j'ai réparé ton revolver. Je crois bien qu'il fonctionne.

**ISABELLE** – Merci.

**BERNARD** – C'est pour mettre sur ebay, donc.

**ISABELLE** – Oui oui, merci.

**BERNARD** – Oh merde. Dis, Isa, tu ne vas pas t'imaginer... je l'ai réparé pour que tu le mettes sur ebay, hein.

**ISABELLE** – Oui, merci, je le prends comme ça.

**BERNARD** – Merde. Dis-moi que tu vas le mettre sur ebay.

**ISABELLE** – Je vais le mettre sur ebay.

**BERNARD** – Je ne te crois pas.

**ISABELLE** – Tu n'as pas le choix.

**BERNARD** – Viens avec moi.

**ISABELLE** – Où?

**BERNARD** – N'importe où. Mais avec moi.

**ISABELLE** – Tu te fous de moi.

**BERNARD** – Viens avec moi, Isa.

IL L'ATTIRE CONTRE LUI.

**ISABELLE** – Qu'est-ce que tu fais, Bernard?

D?BUT EDWARD AUX MAINS D'ARGENT.

**BERNARD** – Ce que j'aurais dû faire depuis toujours, Isabelle. Te prendre dans mes bras et te dire ce que je ressens. Pour toi. J'ai toujours voulu nier l'évidence. Je pensais que c'était un peu pervers de tomber amoureux de quelqu'un comme toi.

**ISABELLE** – Pervers?

**BERNARD** – Pas tellement, mais un peu, c'est vrai.

**ISABELLE** – Ouais. Ouais, un peu, c'est vrai.

**BERNARD** – Mais maintenant, je n'ai plus peur. Je n'ai plus peur de mes sentiments. Si nous ne devons pas mourir, alors, il faut vivre, Isabelle.

**ISABELLE** – Bernard, tu...

**BERNARD** – Chuuuut.

IL POSE SON DOIGT SUR SES LÈVRES ET SE PENCHE POUR L'EMBRASSER... TOUS LES AUTRES FONT IRRUPTION DANS LE BUREAU.

**MARIE** – Par la fenêtre, regardez par la fenêtre.

**PHILIPPE** – C'est incroyable.

ILS REGARDENT PAR LA FENÊTRE. UN SOURIRE ILLUMINE LE VISAGE D'ISABELLE.

Police – Rendez-vous, vous êtes cernés!

EXPLOSION DE JOIE ET DE MUSIQUE. TOUT LE MONDE SE SERRE DANS LES BRAS, ETC... NOIR EN FONDU

The End...